

## Françoise Hatchuel Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, regards croisés sur des pratiques familiales

**Eric Chauvier**

Hatchuel, F. (2013) (dir.). *Transmettre ? Entre anthropologie et psychanalyse, regards croisés sur des pratiques familiales*. Paris : L'Harmattan.

Il existe les livres qui annoncent d'emblée leur ambition et ceux qui l'exposent en filigrane. Coordonné par Françoise Hatchuel, chercheuse à l'université Paris Ouest-Nanterre, cet ouvrage s'inscrit indéniablement dans la seconde catégorie. Il porte deux projets distincts. Le premier est d'articuler le thème de la transmission avec les démarches de l'anthropologie et de la psychanalyse. Le second, plus ambitieux, est de donner des balises pour engager une approche transdisciplinaire, logeant le débat à un niveau à la fois épistémologique et institutionnel. Si ces deux visées paraissent tout à fait pertinentes, la seconde présente un certain nombre de questions que je souhaiterais poser dans la mesure où elles reflètent un état des lieux de l'anthropologie actuelle.

Commençons par rappeler la première ambition du livre, à savoir croiser une logique représentationnelle avec une

démarche psychanalytique soucieuse de ce que Françoise Hatchuel nomme la « transmission infuse », ce qui revient à intégrer au processus de transmission la portée plus inconsciente de certains choix familiaux. Il s'agit bien *in fine* de « donner à penser et à questionner » les différentes façons familiales de transmettre en fonction de groupes ou de situations culturels : un quartier populaire d'Amiens, la Chine contemporaine, Bali, la Thrace, les enfants en situation migratoire, les voyages d'étude à l'étranger.

L'ouvrage est construit en deux parties correspondant à deux points de vue articulés : la première, composée d'articles de Monique Sélim, Malika Gouirir, Patricia Bouétel et Françoise Hatchuel, interroge les facteurs conditionnant culturellement la venue d'un enfant et, par là, ce qui est transmis dans la relation transgénérationnelle. Au travers des contributions d'Aniko Sebesteny, Charlotte Gamundi, Nelly Askouni et Maria Zogrofaki, la seconde partie épouse le regard de jeunes adultes mis en situation de transmettre. Ces deux perspectives expriment chacune à leur façon un enjeu anthropologique fondamental et, par là même, une sorte de contradiction : « Si nous savions ce que coûte réellement le fait de "faire grandir" un enfant, nul ne s'y lancerait, et les sociétés ont besoin qu'on s'y lance et s'organisent donc pour ce faire. Non pas, bien sûr, que cette organisation soit délibérée, mais tout simplement parce qu'une société qui ne parvient pas à soutenir cette tâche ne se perpétue pas ».

C'est à ce stade que la « teneur » an-

thropologique de la transmission (perpétuer un ordre social) rencontre l'hypothèse psychanalytique d'un étayage psychique, lequel prend nécessairement effet au sein des contextes. Entendons par là que les pratiques en vigueur dans les groupes, les lignages et, par extension, les situations plus ou moins ritualisées de la vie quotidienne, tendent à rendre supportables certains sacrifices afin de perpétuer les groupes sociaux. C'est ce qui permet aux auteures de croiser de façon novatrice l'apport de l'anthropologie et les intuitions de la psychanalyse : « Qu'est-ce qui, dans le monde extérieur, vient aider le psychisme à faire face au chaos pulsionnel ? »

A cette question, les réponses anthropologiques sont aussi nombreuses que les pratiques ethnographiées. Chaque situation sociale ou politique organise la succession des générations en fonction d'un mode de conservation qui renvoie à des modalités d'étayage psychique spécifiques. Deux constantes se dégagent cependant de cet ouvrage qui pourrait finalement être compris comme une typologie anthropologique d'étayages psychiques. La première concerne le caractère provisoire de ces soutiens que les cultures déclinent au gré des circonstances. A cet égard, ces travaux collectifs justifient pleinement le point d'interrogation qui ponctue le verbe *transmettre* dans le titre du livre. Les auteures montrent en effet qu'investir un enfant relève souvent d'une pseudo évidence, d'un processus fragile au sein duquel la transmission est « à la fois la cause et la conséquence de l'investissement », la belle expression

« tenir la fiction » exprimant toute la précarité de cette transmission (je me réfère ici à la « tentation du clone » comme forme la plus développée de « tenir la fiction » dans le chapitre de Patricia Bouétel et Françoise Hat-chuel).

Le livre se dote en outre d'une portée politique indéniable puisque, écrit par des femmes, il apporte une réponse féministe à la question anthropologique de l'étayage psychique : « La tâche d'élever des enfants consiste surtout à faire face à la désorganisation psychique, intense et terrifiante, que provoque l'immaturation de l'enfant et que cette charge psychique, déniée, incombe surtout aux femmes ».

Cette hypothèse se retrouve peu ou prou dans les différents chapitres, parmi lesquels il faut noter la très stimulante contribution de Monique Sélim s'attachant à traquer les formes de transmission « où le faire famille ne peut plus se faire ». La force de ce texte réside dans le fait d'accorder une place importante aux destins singuliers, parfois tragiques, des individus en utilisant les récits de vie comme matériaux ethnographiques. Elle consiste aussi à restituer l'étrange sophistication d'arrangements dans le cas de familles (hyper)recomposées. Ce « brassage généralisé des partenaires » et de « situations embrouillées » permet à l'anthropologue de saisir la difficulté de transmettre dans une « unité familiale toujours détruite » où « réussir à fonder une famille conforme aux noms en vigueur serait l'apanage des classes supérieures ».

En abordant la question des rituels d'offrande à Bali, Aniko Sebestény re-

prend la distinction de Lévi-Strauss entre sociétés chaudes et sociétés froides (« stable sans être fixe ») pour montrer une autre caractéristique de l'étayage psychique : il peut être rituel sans être conscient. Ici, l'opacité du mode de faire n'est que partielle, la participation de l'enfant n'engageant pas sa responsabilité.

Pour Malika Gouirir, la transmission symbolique du prénom en situation migratoire propose un autre étayage possible. Elle s'attache à la surinterprétation de ces usages, montrant notamment que prénommer l'ascendant dans des situations de migration repose sur une ambivalence entre « allégeance nationale » et « loyauté familiale ».

Maria Zographaki et Nelly Askouni s'intéressent pour leur part à une minorité musulmane de Thrace en Grèce, et plus spécifiquement à la scolarisation des filles qui, poursuivant des études longues, sont amenées à rompre avec la tradition. Elles montrent l'importance des rôles tenus par suite d'une différenciation des attitudes parentales dans l'accès au diplôme des jeunes filles.

Enfin, Charlotte Gamundi observe des étudiants en mobilité internationale dans le cadre d'échanges entre la France et l'Argentine et se pose la question du motif de leur départ. Elle parvient à la conclusion que les étudiants partent à la fois « avec » et « contre » leur famille, mobilisant un ensemble de procédés pour répondre à cette exigence.

Une fois admis l'importance du thème abordé et la qualité des contributions qui l'illustrent, se pose à mes yeux

une question d'ordre épistémologique lorsque les auteures se réfèrent à l'anthropologie. Contrairement à la définition théorique de Lévi-Strauss, l'anthropologie n'est peut-être pas aussi épistémologiquement unifiée qu'il n'y paraît. Elle est historiquement parcourue par deux paradigmes, mis au jour par Michel Foucault, parfois incompatibles et inégalement représentés au sein du monde académique : celui du « savoir » et celui de la « connaissance ». En invoquant l'anthropologie positiviste de Maurice Godelier (Françoise Hatchuel retient l'analyse du processus qui institue la transmission, faisant de l'enfant un « producteur et un reproducteur »), Claude Lévi-Strauss (les structures sociales comme étayage psychique de la transmission), le culturalisme de Margaret Mead ou encore l'anthropologie symbolique et les théories de la parenté, les auteures se réfèrent au paradigme de la connaissance. Hérité des Lumières, ce modèle dessine un monde-objet qui pourrait être maîtrisé par la production encyclopédique, close et cumulative de données. Le monde social y serait ontologiquement défini par des lois que les chercheurs, méthodologiquement extérieurs à leur terrain, pourraient retrouver – quoique avec des modalités et une ardeur inégale. Mais en rappelant les travaux de Georges Devereux et l'orientation psychanalytique de l'anthropologie, les auteures adoptent par contre le paradigme du « savoir », soit, selon Michel Foucault, « l'expérience faite de notre modernité ». Pour le dire autrement, le monde social ne pourrait être appréhendé autrement que par l'épreuve phénomé-

nologique et réflexive du monde tel qu'il se donne durant l'enquête.

L'unification de ces paradigmes peut bien être fructueuse et légitime, elle n'en est pas moins peu évidente au sein d'une discipline largement dominée par le modèle de la connaissance. Entendons par là que la réflexivité y est en général ignorée ou simplement mentionnée pour la forme. Lorsque Patricia Bouëtel et Françoise Hatchuel abordent la question de la « symbolisation du lien social », situant l'objet de connaissance dans la performativité du processus d'entretien à partir de quatre entretiens cliniques de recherche, elles proposent bel et bien une expérience de savoir. Or, nous sommes loin, ici, des connaissances encyclopédiques de Claude Lévi-Strauss ou du poststructuralisme de Françoise Héritier, modèles positivistes et objectivistes dominants de l'anthropologie contemporaine. Quant à « élaborer le lien inconscient du chercheur à son objet de recherche », ce projet transdisciplinaire qui, à titre personnel, me semble tout à fait pertinent et nécessaire, se heurte inmanquablement à cette raison scolastique qui domine la discipline. Cette limite institutionnelle ne saurait être ignorée au moment de penser la question importante de la transmission.

**Bernard Pechberty,  
Florian Houssier et  
Philippe  
Chaussecourte**  
**Existe-t-il une éducation  
suffisamment bonne ?  
Convergences  
interdisciplinaires.**

**Céline Rossli**

Pechberty, B., Houssier, F. et Chaussecourte, P. (dir.) (2013). *Existe-t-il une éducation suffisamment bonne ? Convergences interdisciplinaires*. Paris : In press.

Cet ouvrage correspond à un projet rare. A partir d'échanges, trois chercheurs cliniciens de sciences de l'éducation et de psychologie clinique, de l'université Paris Descartes, B. Pechberty, F. Houssier et P. Chaussecourte ont conçu une journée d'études qui portait le titre de cet ouvrage et qui a été programmée le 26 novembre 2011 à Paris Descartes. Devant le succès de cette manifestation, il a été proposé aux intervenants d'écrire et de publier les travaux réalisés. La seule question posée était celle portant sur l'existence d'une éducation « *good enough* ». La formulation winnicottienne a donc été déplacée de son premier champ, celui de l'environnement maternel vers celui de l'éducation.

L'ouvrage qui en est issu montre le choix affirmé de l'orientation clinique

et psychanalytique pour mieux penser cet objet aux facettes multiples. Le pari a été fait que les diverses appartenances des chercheurs, incluant aussi la linguistique et la philosophie, produiraient un ensemble nouveau qui aurait sa propre cohérence. La traduction du *good enough* est porteuse d'une ambiguïté discutée dans les textes : s'agirait-il d'un idéal, ce que D. Winnicott n'a jamais pensé, ou plus sûrement d'une dimension « qui convient » « adéquate sans plus » où l'éducation se noue à l'intersubjectivité et ses conditions, toujours relatives ?

L'introduction, écrite par les 3 coordinateurs de l'ouvrage, rappelle les liens originaires et sans doute de structure entre psychanalyse et éducation. Un temps fondateur de ce lien concerne le passage de l'intérêt pour l'enfance au concept freudien de l'infantile psychique. La psychanalyse de l'enfant est historiquement un des socles majeurs de ce débat, avec entre autre la question de la place des parents éducateurs dans la cure. La réflexion freudienne sur la culture, puis l'histoire des travaux qui développent cette problématique est ensuite décrite.

La première partie de l'ouvrage « De la recherche à la formation » regroupe trois textes écrits par des chercheurs cliniciens inscrits en sciences de l'éducation. Leur première formation a été mathématique ou philosophique et ils/elles décrivent des itinéraires – le leur ou celui d'un exemple historique – qui montrent trois façons singulières de s'approprier la clinique orientée par la psychanalyse. Avec « En amont d'une

éducation suffisamment bonne d'enseignant-chercheur », P. Chausse-courte revient sur son premier parcours mathématique et la façon dont cette formation a pu agir comme une « éducation suffisamment bonne » sur son positionnement actuel d'enseignant-chercheur-clinicien. Il décrit ensuite certaines affinités et proximités entre la culture mathématique et la réflexion psychanalytique. Les questions de la vérité ou de la cohérence, la culture des structures et des singularités se répondent dans les deux domaines. Certaines références mathématiques utilisées en psychanalyse sont aussi soulignées, ce qui permet d'envisager une ouverture interdisciplinaire. Le texte de C. Blanchard-Laville, « Psychanalyse, éducation et formation – évolution d'un champ de recherche », décrit l'itinéraire de l'auteure qui se confond avec le champ des recherches cliniques d'orientation psychanalytique qu'elle a contribué à construire et à fédérer dans la discipline des sciences de l'éducation. Cet état des lieux permet d'identifier les spécificités de ce champ quant à ses objets, ses méthodes et ses théorisations.

C. Blanchard-Laville décrit par exemple comment les sciences de l'éducation cliniques veulent comprendre la part psychique et professionnelle d'un sujet, à la différence de son histoire personnelle et privée étudiée en psychologie clinique ; de même, les processus éducatifs décrits se différencient de ceux du soin psychique. Les dimensions identificatoires sollicitées chez les chercheurs des deux disciplines ne sont donc pas semblables. Le texte décrit comment

les objets de la discipline des sciences de l'éducation conduisent à transformer les méthodes cliniques, à construire de nouveaux concepts théoriques, comme celui du rapport au savoir, ainsi qu'à envisager autrement le positionnement du chercheur. Très logiquement, l'auteure montre comment son affiliation et ses recherches concernent le rapport entre psychanalyse et éducation, sans avoir à passer par la référence à la psychologie dont la psychologie clinique fait partie. Elle revient ensuite sur l'évolution de ses propres travaux et en quoi ils peuvent se définir comme une théorisation spécifique de recherche sur les situations et les pratiques d'enseignement.

D. Ottavi, philosophe, choisit de revenir, par un exemple historique, sur le parcours de Valentin Jamerey-Duval. Issu d'une famille rurale pauvre, il fugue, devient berger, et par des rencontres de hasard, apprendra à lire et à écrire, puis plus tard, deviendra professeur d'histoire à l'Académie de Lunéville, statut honorifique à cette époque. Elle montre comment ce cheminement s'inscrit dans des environnements culturels où, de façon latente, un nouveau rapport à la lecture, à l'écriture et aux savoirs se diffuse dans la société. La singularité du désir d'un sujet pour savoir et apprendre est ainsi fondamentalement reliée aux environnements, aux autres, au social, analyse en convergence avec les orientations psychanalytiques.

La seconde partie « Accompagner des enfants en souffrance » présente trois textes qui témoignent des rencontres intersubjectives entre analystes

adultes et patients enfants hors-norme, en souffrance, et les façons dont l'éducatif y est convoqué. Les exemples cliniques concernent des enfants autistes ou passant à l'acte ou encore souffrant de maladies graves à l'hôpital. On identifie ici comment l'éducatif « suffisamment bon » est concerné dans les aménagements que le thérapeute invente. L. Danon-Boileau dans « Pour une éducation de derrière les buissons » décrit comment l'analyste doit porter une grande attention au cadre des rencontres, à la fois corporel et psychique, pour que du jeu, du « *playing* », condition du lien à autrui et d'une pensée singulière, adviennent. A. Cohen de Lara, avec « Psychanalyse de l'enfant et tendance antisociale », s'appuie sur son expérience de thérapeute et montre comment le savoir-faire de la cure classique et les hypothèses théoriques qui la soutiennent sont impuissants à créer, seuls, un lien transférentiel auprès de jeunes placés en institution médico-éducative, déprivés affectivement et passant à l'acte : la nécessité d'autres environnements de vie où doit s'inscrire la cure est affirmée. C'est cela qu'apprend cette clinique pour que de l'éducatif – c'est-à-dire une intersubjectivité permettant des apprentissages – se mette en place et pour le patient et pour le thérapeute. Enfin, le texte de M. Gargiulo « L'enfant, sa maladie et la quête de savoir » pose la question de l'investissement du savoir sur la maladie chez des enfants hospitalisés et dans leur famille. La mise en parallèle de ce savoir avec les réflexions freudiennes sur la sexualité infantile, la pulsion

épistémophilique et la culture est développée. Ce texte souligne la collusion entre le désir de savoir, de connaître, et la peur d'apprendre, ainsi que les relations entre enfant, médecin et parents concernés par l'annonce et l'accompagnement de la maladie.

La troisième partie « L'institution entre soins et éducation » apporte deux éclairages sur le passé et l'actualité de la mise en œuvre de cette clinique de l'éducatif. Le texte de F. Houssier « Fantômes de séduction dans l'école d'Hietzing : la pédagogie psychanalytique entre confusion et créativité » relate certains aspects de la recherche historique qu'il a menée sur la première école fondée selon les principes de la psychanalyse. Cette école, mise en place par A. Freud avec les collaborations de D. Burlingham et E. Rosenfeld, a accueilli une vingtaine d'enfants, à Vienne, entre 1927 et 1932 ; la transmission des savoirs se confondait parfois avec des espaces thérapeutiques. Le texte met en valeur le rapport fantasmatique d'A. Freud à la fondation de cette école. Elle était l'analyste de beaucoup de ses élèves et assurait aussi la supervision des enseignants comme P. Blos ou E. Erikson. Cette collusion des espaces d'enseignement et de soin pose, selon F. Houssier, la question des filiations, des transferts multiples et du déni de la violence psychique des élèves adolescents, dans ce lien scolaire et familialiste, où la séduction envers l'idée psychanalytique est omniprésente. Ce texte nous éclaire après-coup sur la problématique des institutions actuelles du soin et de l'éducation.

Dans leur texte « Enjeux psychiques singuliers et collectifs en institution médico-éducative », B. Pechberty, pour les sciences de l'éducation, et P. Robert, pour la psychologie clinique et ses propres apports reliés à la psychanalyse groupale, donnent à voir l'extrait d'une recherche qu'ils conduisent avec d'autres chercheurs et docteurs. Ce travail montre une extension des « applications » de la psychanalyse vers les groupes, les équipes et leur histoire, et aux effets de celle-ci sur la posture professionnelle des adultes soignants et éducateurs. La vignette clinique proposée concerne l'expérience singulière des praticiens de l'enseignement, de l'éducation et du soin accompagnant des adolescents en situation de « handicap psychique », dans le cadre d'un Institut thérapeutique pédagogique et éducatif. Des liens sont faits avec les transmissions psychiques opérées dans l'histoire de l'institution. L'équipe concernée se soude par une pratique de réunions intensives qui lui donnent corps face au vécu de morcellement éprouvé chez les adolescents suivis. Des alliances privilégiées entre professionnels, orthophoniste et psychologue sont décrites ainsi que la place difficile des enseignants en institution de soin.

La postface de F. Marty clôt le livre avec une dimension prospective ; elle insiste sur les éléments psychanalytiques porteurs d'avenirs pour des recherches articulant biologie, psychanalyse et environnements. Ces connaissances en construction relancent le projet d'une éducation, ni idéalisée ni destructrice, mais porteuse d'espoir et ouverte sur les pul-

sions de vie.

Les textes rassemblés répondent donc à la question posée par le titre de l'ouvrage. Chaque auteur l'a prise au sérieux et la pertinence du sous-titre : « Convergences disciplinaires » est démontrée. L'ouvrage permet aux chercheurs cliniciens d'explicitier leurs représentations sur l'éducation. Travailler à partir de l'idée d'une éducation « *good enough* » a pour effet de montrer la diversité des questions, des cadres d'exercice de la recherche clinique, déclinée selon les auteurs et leurs disciplines universitaires de référence. A partir de là, des convergences s'établissent. Sur un plan global, on ne s'en étonnera pas. En effet, et Winnicott le décrit dans le lien mère bébé, le *good enough*, quand il fonctionne bien, croise le désir de la mère et l'utilisation que son enfant fait du lien avec elle, à son insu. La forme éducative est ainsi inscrite dans la structure des premières relations de l'*infans* avec l'autre. La variété des contextes où l'éducatif apparaît ensuite – éducation, formation, enseignement – montre l'intérêt heuristique de ce domaine pour les recherches cliniques.

Des connaissances nouvelles apparaissent en cours de route, comme la référence au paradigme du jeu winnicottien pour penser le lien à l'autre, éducatif, humanisant. On remarque aussi la proximité des domaines du soin psychique et de l'éducatif, attestée par les pratiques cliniques et thérapeutiques. La dimension de l'histoire comme dynamique, accompagne aussi cette réflexion. Qu'il s'agisse des parcours des chercheurs, du développement du champ des re-

cherches cliniques en éducation, de l'étude du passé qui éclaire les situations présentes, les contrastes de ces textes ont des effets de résonance qui ouvrent des perspectives de pensée et d'action.

Enfin, la question des savoirs est déclinée de différentes manières dans la totalité des textes, qu'il s'agisse des disciplines, des itinéraires ou de la réflexion sur les limites de l'acte analytique et donc des savoirs qui le sous-tendent. On assiste aussi à la manière dont les praticiens, les chercheurs apprennent, désapprennent et reconfigurent leurs savoirs pour inventer et connaître. C'est un constat intéressant puisque le courant clinique en sciences de l'éducation a construit avec la notion de rapport au savoir un outil de compréhension essentiel pour aborder les faits éducatifs.